

nom de Mahadeo qui est un de ceux de Siva ; on suppose qu'il a érigé là son trône au milieu des neiges qui ne fondent jamais.

Malheureusement Fraser n'était pourvu d'aucun instrument pour mesurer la hauteur de ces cimes colossales dans le voisinage desquelles il s'aventurait. En approchant du pic duquel la Djemna descend, il monta ainsi que son compagnon sur un point qui, d'après son élévation au-dessus de la limite des neiges perpétuelles, l'intensité du froid, la propension à dormir et la difficulté de respirer, fut estimé à 2,600 toises au-dessus du niveau de la mer. Le pic de la Djemna, éloigné de deux milles et demi en ligne directe, devait être de 600 toises plus haut. Fraser pense que les montagnes les plus hautes de l'Himalaya se trouvent entre Bhagirâth et le Népal ; celles qui sont plus à l'est ou plus à l'ouest diminuent graduellement de hauteur.

VOYAGE

D'ELPHINSTONE

DANS L'AFGHANISTAN.

1808.

Lorsqu'en 1808 Napoléon annonçait hautement le dessein d'envahir l'Hindoustan par terre, l'attention du gouvernement britannique se fixa particulièrement sur l'Afghanistan, qui occupait la seule route par laquelle le conquérant pouvait arriver ; c'était celle que le héros macédonien et plus tard Nadir châh avaient suivie. Il fut en conséquence décidé d'envoyer une ambassade au roi des Afghans, afin de se concilier son amitié et de s'assurer de sa coopération pour repousser l'ennemi s'il se présentait.

M. Elphinstone fut placé à la tête de l'ambassade ; elle partit de Delhi le 13 octobre 1808 ; on trouva le pays bien cultivé jusqu'à Canaound ; là on entra dans le grand désert de l'ouest de l'Hindoustan ; il se prolonge jusqu'aux rives du Sind, et ne présente que des dunes de sable mouvant

que le vent tantôt déplace, tantôt réunit, et qui ont de vingt à trente pieds de haut ; elles produisent cependant quelques herbes grossières et des buissons ; on apercevait de temps en temps dans leurs intervalles des cabanes en paille, entourées de haies sèches en plantes épineuses. Les champs voisins donnaient des grains et des légumes peu délicats sur le terrain ; les tiges étaient à plusieurs pieds de distance les unes des autres. On ne pouvait voyager que sur un espace étroit qui s'était durci à force d'être battu ; partout ailleurs les chevaux enfonçaient dans le sable jusqu'au poitrail. Cependant on trouvait partout à se rafraîchir avec de gros melons d'eau, qui croissaient au milieu des sables sur des tiges minces.

Les habitans de cette contrée étaient petits, noirs et laids, ils avaient l'air très-misérable ; les chefs, au contraire, étaient de grands et beaux hommes : ils charmaient l'ennui de leur solitude en prenant de l'opium avec excès, de sorte qu'ils étaient presque toujours dans un état d'ivresse ou d'épuisement qu'elle produisait : on ne pouvait traiter d'affaires avec eux que lorsque leur étourdissement commençait.

On parcourut près de 150 milles dans ce pays, en voyageant vers l'ouest ; puis on aperçut les murailles et les tours de Beykanir qui annoncent une cité magnifique au milieu du désert ; ses

temples, à sommets pointus, et ses autres édifices construits en pierre calcaire bien blanche, lui donnent un air de splendeur remarquable ; de loin on la croirait presque aussi grande que Delhi ; la réalité ne répondit pas à cette idée.

Le radjah de Beykanir, qui possède une vaste étendue de cette région sablonneuse, paraît être le plus puissant des princes radjepoutes. Dans ce moment il faisait la guerre à deux de ses voisins ; l'un d'eux, avec une armée de 15,000 hommes, avait envahi le territoire de Beykanir ; il n'était qu'à quelques milles de la capitale. Le radjah plaçait sa principale confiance dans l'état de désolation du pays qui avait été ravagé à plus de dix milles à la ronde. Chaque parti sollicita vivement l'aide des Anglais ; ceux-ci observèrent la plus stricte neutralité, et ne s'occupèrent que des préparatifs pour la continuation de leur voyage : ils les terminèrent en onze jours ; étant allés faire leur visite d'adieu au radjah, ce prince les reçut avec une grande pompe ; ses vêtemens étaient chargés de pierreries. Il leur dit qu'il se reconnaissait sujet du trône de Delhi, et par conséquent de la Grande-Bretagne, qui était maîtresse de cette ville ; en conséquence, il leur offrit les clefs du fort ; M. Elphinstone refusa positivement d'accepter cette marque dérisoire de soumission.

On marcha au nord-ouest, et en deux jours on

alla de Beykanir à Pougol : quel triste aspect que celui de ce village ! dit M. Elphinstone, il est précédé de hautes collines de sable, ses maisons sont en paille ; les murs en terre de son petit fort tombent en ruines ; une mer de sable, sans le moindre signe de végétation, forme le reste de la perspective. De Pougol aux rives du Gorrah (*Hyphasis*), dans un intervalle de 100 milles on traversa un désert différent du précédent. Sa surface était une argile durcie, que les pas des chevaux faisaient résonner. L'unique apparence de végétation se voyait sur les flancs des monticules sablonneux que les vents y avaient apportés. Le seul endroit habité était le fort de Moudjgour, appartenant au châh de l'Afghanistan ; ce lieu, quoique petit, se distinguait par une mosquée et une coupole ornée de tuiles vernissées.

Avant d'y arriver, l'ambassadeur rencontra Bahavoul Khan, officier du châh, qui, indépendamment d'une grande provision d'eau dans des outres, apportait aussi quatre jarres de cuivre pleines d'eau du Gorrah qui était extrêmement fraîche. Cet officier était d'une politesse et d'une complaisance qui charmèrent tout le monde ; au lieu de montrer cette avidité pour les présens, si commune dans les pays de l'Orient ; il était si désintéressé qu'on avait beaucoup de peine à lui faire accepter le moindre don.

Le 26 novembre, on atteignit les bords du Gorrah (*Hyphasis*) ; c'est le nom que prend le Setledje en avançant vers le sud avant de se joindre au Sind. Les habitans de ce pays différaient totalement de ceux qu'on avait laissés à l'est du désert. Ils étaient robustes, avaient le teint basané, les traits durs ; ils portaient de longues barbes, des bonnets au lieu de turbans, et parlaient un idiome inintelligible pour les Hindous. Le désert et le pays cultivé sont séparés là comme par une ligne bien tranchée ; le sable est bordé par une rangée de tamarises ; quoique ces arbres soient bien bas, leur vue réjouit les yeux des voyageurs qui, depuis long-temps, n'étaient plus accoutumés à la verdure.

Bahavulpore est une grande ville ; sa circonférence est à peu près de quatre milles : ses manufactures de ceintures de soie et de turbans sont florissantes. Son territoire formé par le limon de la rivière est très-fécond, la terre est si molle qu'elle peut à peine supporter le pas d'un cheval.

On passa le Gorrah, le 11 décembre on fit route au nord et on entra dans Moultan, grande et belle ville dont le circuit est à peu près de quatre milles et demi. Elle est renommée pour ses fabriques d'étoffes de soie et de tapis qui ressemblent à ceux de Perse, mais leur sont inférieurs. Le pays voisin est agréable, fertile et bien

cultivé, quoique l'on y remarque beaucoup de villages en ruines et d'autres signes de décadence.

Le 31 on traversa le Tchenab (*Acesines*), formé par la jonction du Ravi (*Hydraotes*) et du Djalem (*Hydaspes*), et on arriva bientôt dans le petit désert qui a une étendue de 250 milles du nord au sud, entre le Gorrah et le Sind; sa largeur est bien moins considérable, puisqu'on la franchit en deux marches. En général la fertilité des pays arrosés par ces grandes rivières est restreinte au territoire qu'elles inondent. Enfin on parvint aux bords du Sind; ce ne fut pas sans une vive émotion que l'on vit ce fleuve si fameux dès les temps anciens; la largeur majestueuse de son lit, et l'aspect des chaînes de montagnes couvertes de neige qui, à sa droite, s'élevaient successivement les unes derrière les autres, formaient un tableau qui répondait parfaitement à la réputation classique de l'Indus. On parcourut 75 milles le long de sa rive gauche; elle présente une plaine fertile, resserrée par le désert. L'agriculture y est presque établie sur le même système qu'en Europe; les fermes sont en bon état; on voit des amas d'engrais: les transports se font sur des civières; les bœufs sont nourris avec de gros navets. On dit à Elphinstone que de l'autre côté vivaient les Beloutchis et les Chironis, tribus belliqueuses et adonnées au brigandage.

On traversa le Sind au bac de Kahiri et l'on suivit sa rive droite. Partout où l'ambassade passait, les habitans s'attroupaient pour regarder les voyageurs; ils montraient un étonnement extrême, ils ne pouvaient deviner ce que c'étaient que ces étrangers. Ils formaient des conjectures à l'infini sur la nation à laquelle ils appartenaient; ils leur supposaient même le pouvoir de ressusciter les morts. On répandait le bruit qu'à Moultan ces hommes inconnus avaient fait et animé un mouton de bois et l'avaient vendu comme véritable; celui qui l'avait acheté n'avait reconnu la supercherie qu'en essayant de manger l'animal. Quelqu'un qui était allé dans l'Hindoustan vint leur demander s'ils n'étaient pas contents de Cânpore, de Lacknau et de tant d'autres belles villes qu'ils avaient dans ce pays, puisqu'ils arrivaient pour en enlever un autre. Malgré tous ces bruits étranges, les habitans se comportèrent paisiblement et montrèrent même de la bienveillance.

En traversant le territoire des Esaakails, tribu de brigands déterminés, les Anglais perdirent quelques chameaux qui leur furent volés; d'ailleurs on les traita avec une politesse extrême.

La ville la plus remarquable qu'ils virent fut Kallabâgh ou Karrabâgh, située au point où ils s'éloignèrent du Sind; elle était bâtie sur le flanc d'une montagne de sel, les maisons s'élevaient

par étage les unes au-dessus des autres, de sorte qu'il paraissait impossible d'atteindre à l'une sinon par le toit en terrasse de l'autre. La route était taillée dans le rocher de sel, dont les flancs perpendiculaires blancs et purs comme le cristal, excepté en quelques endroits où ils étaient rayés de rouge, dominaient sur les habitations. Le terrain dans les environs était d'un rouge de sang, de sorte que tous les objets naturels présentaient une apparence extraordinaire; et le Sind, roulant avec rapidité ses eaux entre deux rochers immenses, ajoutait au caractère frappant de cette scène.

A Kallabâgh, l'ambassade quitta donc les bords du fleuve, et commença à gravir sur les montagnes par une vallée resserrée entre des murs de rochers; après une longue montée, on atteignit le col. Les Anglais aperçurent une vaste étendue de pays hérissé de montagnes et entrecoupé de vallées de la manière la plus confuse: on ne pouvait se faire une idée distincte d'aucun objet. Vu de cette distance, le Sind ressemblait à un petit ruisseau. Dans cette route montagnaise on fut assailli par un orage de pluie, et on se trouva tellement enveloppé par les brouillards et les nuages, que l'on pouvait à peine suivre le chemin; quelques personnes s'égarèrent, et ne rejoignirent leurs compagnons qu'au bout d'un certain temps.

Un peu plus loin on découvrit une immense chaîne de monts neigeux qui, dans toutes leurs dimensions, présentaient un spectacle d'une magnificence sans égale. On dit à Elphinstone que ces monts appartenaient à la vaste chaîne de l'Hindou-Kouh, prolongement occidental de l'Himalaya qui forme une limite naturelle entre l'Afghanistan et le Tourkestan.

On était là dans le pays des Kheyberis, voleurs déterminés. Elphinstone fut très-surpris de les voir s'approcher de Mousan-Khan, officier commandant de l'escorte, pour lui demander des présents. Ayant essuyé un refus, ils se retirèrent très-mécontents; mais sans se livrer à aucune violence. Bientôt les voyageurs entrèrent dans les plaines de Peichour et, en une journée, de route, arrivèrent dans cette ville où une foule immense les regarda passer.

Peichour est dans une plaine dont le diamètre est à peu près de trente-cinq milles, et qui est presque entièrement environnée de montagnes très-hautes; quelques-unes ont leurs sommets couverts de neiges éternelles, ce qui forme un contraste admirable avec la belle verdure de la plaine, verdure dont on ne jouit jamais dans l'Hindoustan malgré l'été perpétuel de ce pays. Les vergers sont nombreux, les arbres surchargés de fruits, les champs bien arrosés et bien cultivés;